

Traduire-retraduire

Théorie n° 49 (automne 2007)

sous la direction de Bernard Banoun et Irene Weber Henking

Revue du Centre de traduction littéraire de Lausanne

Pourquoi retraduire ? Comment retraduire ? Même si ces questions ont déjà fait l'objet de plusieurs colloques et articles*, le sujet est loin d'être épuisé, d'autant que les retraductions se sont multipliées ces dernières années. D'où la journée d'étude organisée en février 2006 à l'université François-Rabelais de Tours, lors de la résidence d'André Markowicz, traducteur de Dostoïevski. Les traducteurs et chercheurs réunis par Bernard Banoun, en collaboration avec Irene Weber Henking du Centre de traduction littéraire de Lausanne, ont à leur tour tenté de cerner les « raisons de retraduire », mais aussi les enjeux propres à la (re)traduction des sciences humaines et aux rapports auteur/traducteur.

On aimerait d'abord insister sur la façon dont les différentes contributions, malgré leur séparation un peu arbitraire en trois parties, se répondent à l'intérieur de ce numéro de *Théorie* et offrent un réel plaisir de lecture grâce à l'effort de plusieurs auteurs pour en préserver l'oralité initiale. À commencer par la première d'entre elles, « Conversation sur une traduction d'*Hamlet* », où André Markowicz nous fait partager sa fascination pour le texte original (malgré l'impression « fondatrice » autrefois produite sur lui par la traduction de Pasternak) et sa lecture passionnée, attentive au mètre, aux répétitions, au poids des mots. Comment « rendre » ces effets ? En ne jouant pas les exégètes, en laissant l'interprétation à l'acteur, en se bornant à lui donner un « matériau », des « appuis ». En se souvenant aussi qu'au théâtre, « on parle » ; « c'est le vent du verbe, le vent de l'esprit saint qui souffle ».

* Voir le n° 4 de la revue *Palimpsestes* (Presses de la Sorbonne nouvelle, 1990), ainsi que le n° 15 (paru en 2004 et recensé dans *TransLittérature* n° 30).

Jean-Pierre Lefebvre rappelle ensuite, à propos de sa retraduction d'*Hyperion*, « cette espèce de violence » dans laquelle se déploie, sous des dehors tranquilles, l'exercice de la (re)traduction : « Violence du regard d'autrui, violence contrainte du texte que l'on traduit [...] violence des souvenirs scolaires, violence de la correction, peur de mal faire... ». Alors pourquoi retraduire, puisque « c'est toujours compliqué », que « ça offense » ? Par envie de « réintroduire », d'apporter un « progrès dans la connaissance de l'objet original ». En se gardant de la tentation « régressive », surtout face à quelqu'un comme Hölderlin dont la langue est toujours « un peu en avance » sur son temps.

Pour Éric Athenot également, retraduire *Feuilles d'herbe*, c'est « réintroduire », remettre en lumière la version de 1855 – « geste d'une audace insensée », véritable « brûlot poétique » éclipsé jusqu'aux années 60 par l'édition définitive de 1891-1892, que Whitman avait établie lui-même « en guise de testament poétique ». D'où la singularité de cette « re(?)traduction », « incessant va-et-vient entre une traduction en cours et les traductions antérieures de poèmes choisis dans leur version postérieure ».

Hélène Henry nous remet quant à elle en mémoire un personnage controversé : le moscovite Valerij Brjusov, traducteur, éditeur et théoricien de la traduction au début du siècle dernier. Après avoir proscrit la « fidélité inconsidérée », il se fit l'avocat de la « bonne » (re)traduction, radicalement littéraliste, des classiques de la poésie latine. Reste qu'aujourd'hui encore les traducteurs de l'école d'Efim Etkind s'appuient sur sa notion de « dominante » du texte original, l'enjeu étant de repérer, parmi les différentes composantes formelles, celle qui fait « noyau » et définit la ligne du poème.

Les contributions suivantes ne s'éloignent qu'en apparence de la problématique de la retraduction. Dans son témoignage sur les rapports auteur/traducteur, François Bouchard conclut de sa collaboration avec le romancier italien Giuseppe Pontiggia que « la traduction par autrui de l'œuvre originale n'est plus en soi un achèvement » : « elle devient une étape de plus dans le processus infini d'une écriture en devenir que rien ne saurait fixer ».

Parlant de la bibliothèque du traducteur, Olivier Mannoni commence par filer avec humour la métaphore du traducteur-cambrioleur à qui les ouvrages de référence tiennent lieu de passes, pieds de biche et autres explosifs. Pour démontrer ensuite, exemples à l'appui – empruntés à sa bibliothèque de traductions et à son expérience de traducteur du philosophe allemand Peter Sloterdijk –, qu'une traduction, même parfaitement exacte, subit « tôt ou tard un décalage par rapport à une autre histoire qui, elle, n'est pas figée, celle de l'interprétation du texte original ».

C'est sur l'intérêt d'enseigner la traduction des sciences humaines aux apprentis traducteurs que se clôt ce choix de contributions. Parce que le texte de sciences humaines travaille ensemble le « littéraire » et le « technique », la « capacité créative du langage » et sa capacité « reproductive », il met fin, nous dit Antoine Cazé, à l'illusion d'une séparation entre les deux qui prévaut souvent dans l'enseignement de la traduction. À ce titre, il est précieux pour initier les étudiants à « l'adaptabilité comme vertu cardinale du traducteur », à la nécessité d'acquérir aussi bien des compétences documentaires que linguistiques et culturelles.

Impossible de conclure cette recension sans mentionner la présence en filigrane d'Antoine Berman dans ce numéro stimulant. Cité en préambule par Bernard Banoun, son influence est également perceptible dans le souci, partagé par les auteurs des différentes communications, de restituer au mieux la singularité de l'original, son étrangeté masquée par des traductions antérieures souvent ethnocentriques. Plusieurs d'entre eux n'oublient pas pour autant de rendre hommage aux premiers traducteurs qui, en exhibant « les manques à venir », facilitent la tâche de celui qui traduit après eux.

France Camus-Pichon